



COLLECTION « FRANCE »

HISTOIRE
D'UN JEUNE SERBE

PAR

PAUL LABBÉ

PRÉFACE DE M. M.-R. VESNITCH

MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE SERBIE



BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS

5-7, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY

RUE DES GLACIS, 18

1918

F-7656

ih. 7656



msk. ~~2023~~ He!



PRÉFACE

NOTRE AMI *n'a pas besoin d'être présenté au lecteur français, encore moins à mes compatriotes serbes qui le connaissent bien, qui l'aiment mieux encore et qui jamais n'oublieront que, un des premiers de ses compatriotes, il est venu droit vers nous, sans aucune prévention, je dirai presque sans aucune prétention, sinon celle de nous voir de près et de nous bien connaître. Cette tâche accomplie, il s'est donné tout à nous. Ainsi que la dévouée et admirable compagne de sa vie, il est devenu spontanément affectueux apôtre et, en même temps, vaillant et irréductible défenseur de notre cause nationale.*

Quoi d'étonnant, après cela, si notre jeunesse scolaire va vers lui et si elle lui ouvre largement son cœur? Ne sent-elle pas instinctivement que personne ne la comprendrait mieux que lui et qu'aucun autre écrivain ne présenterait plus fidèlement ses dou-

leurs et ses espérances, aussi grandes et aussi nobles les unes que les autres?

L' « Histoire d'un Enfant serbe » vous fera penser aux plus touchantes pages de la littérature française, si riche et si belle. Elle ira au cœur de tout lecteur, et elle sera lue avec un noble attendrissement. Je voudrais qu'elle fût répandue dans le monde entier, comme toute bonne et noble vérité.

Par elle, Paul Labbé s'est acquis un nouveau titre à notre gratitude. Il n'en avait vraiment pas besoin.

Mil.-R. VESNITCH,

Membre de l'Institut,
Ministre plénipotentiaire de Serbie.



HISTOIRE D'UN JEUNE SERBE



I

MON AMI DOUCHANE

J'AVAIS été chargé par le Comité *L'Effort de la France et de ses Alliés* d'organiser des conférences dans nos villes de province. Il s'agissait de rendre à nos alliés fidèles un hommage mérité, de les faire mieux connaître pour les faire mieux aimer, de montrer la tâche accomplie par chacun d'eux, à nos côtés, dans cette guerre qui nous fut imposée à tous par les barbares et les méchants.

Les réunions qui furent consacrées aux Serbes compteront parmi les plus émouvantes. Jamais conférenciers n'eurent à traiter plus tragique histoire. Les Français aiment les nations valeureuses : en fut-il jamais une qui se soit montrée plus vaillante que la Serbie, si noble, si grande par ses

infortunes ininterrompues et plus encore par le courage avec lequel elle les a supportées! Notre public tenait à témoigner son admiration à M. Vesnitch, ministre de Serbie, qui souvent accompagna nos orateurs.

Parfois, parmi les auditoires, se trouvaient des femmes et des enfants qui avaient survécu à la terrible retraite. Héros inconnus de la grande épopée, ils avaient fui l'envahisseur qui apportait la honte et l'esclavage; bravant les dangers, la faim et la mort, ils étaient arrivés, épuisés et malades, dans notre pays qui fut pour eux le doux refuge, et leurs pauvres âmes glacées se sont réchauffées peu à peu au cœur même de la France, qui bat toujours pour les malheureux.

J'étais un jour dans notre grande cité industrielle, centre de la région minière où des travaux gigantesques préparent la victoire de notre défense nationale. Le ministre de Serbie était accompagné par des députés de la Skoupchtina serbe ⁽¹⁾, par un professeur de Belgrade qui porte le nom célèbre de Novakovitch et par le général Dodds qui fut, à Saint-Cyr, le camarade aimé du roi Pierre. De nombreux Serbes avaient trouvé un asile dans les

(1) Chambre des Députés.

lycées et les écoles, dans les usines et les fabriques de la ville que nous visitions. Partout, ce jour-là, on avait donné congé aux Serbes, et le maire avait eu la touchante pensée de les réunir tous à l'Hôtel de Ville pour les présenter à leur ministre. Quand celui-ci entra dans la salle des fêtes toute pavoisée de lauriers, de palmes et de drapeaux, ce fut comme si la patrie apparaissait toute vivante à ses enfants exilés. Ceux-ci s'étaient levés tout tremblants. Les mêmes pensées faisaient battre leurs cœurs : chacun d'eux revoyait sa ville ou son village, la maison paternelle abandonnée à l'ennemi, le clocher qui sonna jadis tant d'heures joyeuses et qui protégeait les familles, les vieux, les chers vieux restés les gardiens du foyer et des tout petits, les morts de la grande guerre, toujours vivants dans les mémoires et dans les cœurs, tous les souvenirs, tous les deuils, toutes les espérances !

Nous, les Français, spectateurs du drame intime et poignant qui se jouait devant nous, nous parvenions bien mal à dominer nos nerfs et nos sentiments de commisération en voyant couler les larmes de ces enfants dont la plupart étaient orphelins parce que l'Allemagne l'avait voulu ! A côté de nous, les ouvrières — quelques-unes s'étaient mises à genoux — baissaient la tête, appuyant de

toutes leurs forces leur mouchoir sur la bouche pour étouffer leurs sanglots.

Une voix, pourtant, s'éleva qui mit fin à cette scène pénible et qui ramena le silence. L'inspecteur d'Académie disait au ministre le travail accompli par les enfants : en quelques mois, avec le merveilleux don des Slaves, ils avaient appris notre langue; courage, volonté, tenue, tout en eux méritait l'éloge.

Par une pensée délicate, les petits Serbes avaient demandé à chanter la *Marseillaise* devant le ministre de Serbie. Ils dirent l'hymne français simplement, fièrement; puis ils entonnèrent aussitôt, comme pour créer un lien nouveau entre leurs deux patries, leur chant national. Les femmes serbes, les yeux brillants, écoutèrent, d'abord silencieuses, cette musique grave, d'un caractère presque religieux; mais, entraînées par les jeunes accents, elles donnèrent peu à peu toute leur voix : moment d'une grande, d'une absolue beauté! Ce fut comme une prière qui s'élevait de plus en plus vibrante, comme un acte de foi ardente et d'espoir convaincu qui était dit par des âmes fidèles sur une terre amie, pour la libération d'une autre terre, très noble elle aussi, très aimée, très féconde et qui toujours a préféré la mort à la perte de la liberté.

Très pâle, maîtrisant avec peine son émotion devant ce spectacle qui lui rappelait toutes les misères, tous les deuils, toutes les blessures et toutes les larmes de sa patrie envahie, les familles brisées, les enfants sans mères, les femmes sans maris, les émigrants victimes du froid et de la faim sur la route de l'exil, les morts innombrables tombés sur un champ de bataille qui fut le pays tout entier et dont les âmes crient vengeance aux cœurs de tous les vivants, le ministre prit la parole lentement, en français. Il dit à ses compatriotes que seuls les méchants étaient responsables de la guerre, que nous assistions à la lutte du bien et du mal, que les Alliés vaincraient parce que, sans leur victoire, il n'y aurait plus d'honneur, plus de joie sur la terre ; rien alors de fier ne subsisterait, les gens de cœur ne pourraient plus vivre. Dignes les uns des autres, les Alliés sont unis pour toujours par l'amour de la liberté, par le sang versé, par les dangers partagés, par les sacrifices consentis, par les services rendus ; mais, pour la Serbie, c'est la France qui est surtout la grande amie, la terre hospitalière et nourricière, fidèle et généreuse, c'est elle qu'il faut admirer avec gratitude, elle qu'il est très doux d'aimer.

S'arrêtant alors un instant, le ministre demanda en serbe :

— Avez-vous compris, mes enfants ?

— Nous avons compris, fut-il répondu d'une seule voix, gravement.

C'était comme une promesse, comme un remerciement. M. Vesnitch continua en serbe ; et, bien qu'il s'exprimât dans une langue qui leur était inconnue, les Français devinaient, comprenaient, car c'était son cœur qui parlait, et c'était au cœur qu'il s'adressait :

— Restez reconnaissants toujours, disait-il ; c'est facile et doux ; on ne s'acquitte d'un bienfait que par l'amitié et l'amour. N'oubliez jamais les crimes de nos ennemis, le mal fait volontairement à notre patrie. Notre patrie, c'est à elle qu'il faut penser toujours. Elle est notre raison de vivre, elle est tout ce qui est grand, tout ce qui est beau. C'est pour elle que sont morts nos héros... Vous pleuriez tout à l'heure. Il faut sécher vos larmes. Que diraient ceux qui sont restés là-bas et qui souffrent plus que vous, s'ils savaient que vous vous abandonnez au découragement, vous qui êtes l'avenir, vous qui êtes leur suprême espoir ? En vous quittant je ne veux voir que des regards clairs et que des sourires qui prouveront aux amis français qui nous entourent notre foi dans l'immortalité de la Serbie et notre inébranlable confiance dans la victoire !

Les femmes et les enfants ne pleuraient plus ! L'enthousiasme brillait dans leurs yeux quand ils crièrent tous ensemble :

— Vive la France et vive la Serbie !

Je descendais les marches de l'Hôtel de ville, quand j'entendis une voix qui disait :

— Notre ami, n'est-ce pas, vous ne m'avez pas oublié?...

Je me retournai et je vis un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, dans lequel je retrouvai bien vite l'enfant que j'avais connu trois ans auparavant. Il avait beaucoup grandi, beaucoup souffert aussi. On le voyait à son teint très pâle, à son regard mélancolique. Son sourire avait gardé pourtant tout son charme et toute sa jeunesse.

Et je me souvins d'un beau soir du mois d'octobre 1913. J'étais allé me promener dans les jardins du Kalemegdan, près de la citadelle de Belgrade, sur l'énorme promontoire de granit que baignent à leur confluent le Danube jaune et la Save aux îles verdoyantes. Là, derrière la Save, jusqu'à l'horizon, s'étend une steppe fertile, où vivent des Serbes soumis au joug étranger et au fond de laquelle se couche le soleil jetant la pourpre de ses derniers rayons sur la nappe immense et dorée des moissons.

Un collégien qui me suivait et qui, hésitant à m'aborder, prenant tout à coup courage à la façon des timides, me dit :

— Notre ami, je voudrais bien parler le français!

Notre ami! Les journaux serbes avaient parlé de mes conférences faites en France sur la Serbie; ils avaient dit que partout où j'irais il fallait me bien recevoir, et, déjà plusieurs fois, des Serbes s'étaient adressés à moi comme cet enfant, de façon confiante et touchante, en m'appelant gentiment « Notre ami »!

Je revis souvent Douchane, c'était là son prénom. L'enfant appartenait à une famille modeste de paysans qui habitaient tout près de Kralievo. Le père était tombé un an auparavant à la bataille de Koumanovo où les Turcs furent défaits et où les morts, plus encore que les vivants, me disait Douchane, avaient remporté la victoire. La famille se composait d'une bonne grand'mère dont l'enfant parlait avec amour les larmes aux yeux, d'un grand frère qui faisait valoir l'héritage paternel et de deux toutes petites sœurs qui apprenaient à écrire rien que pour envoyer des nouvelles à leur frère. Les lettres, avait ce dernier, étaient courtes et mal écrites, l'orthographe fantaisiste, mais il y

avait autant de cœur que de pâtés, ce qui, certes, n'était pas peu dire!

L'enfant achevait ses études au collège de Belgrade. On s'étonnerait en France de voir ainsi dans les lycées de pauvres petits paysans. Rien de plus simple en Serbie. Quand un gamin travaille bien dans son village, il trouve toujours une famille plus riche qui paiera pour lui au collège; un marchand généreux l'aidera ensuite dans ses études à l'Université et parfois lui offrira un séjour à l'étranger. Et le petit paysan deviendra un homme utile à son pays, parce que, d'une part, il se sera montré travailleur et bien doué, et que, d'autre part, les Serbes riches ont compris que le pays a besoin de toutes les intelligences et que le devoir de ceux qui sont favorisés par la fortune est de les aider à se manifester.

Jamais un Serbe n'aura honte de ses origines. Il se fait gloire d'avoir eu pour père un agriculteur : celui qui cultive la terre, l'aime; celui qui l'aime sait la défendre; un paysan est toujours un gentilhomme... Ce sont là des axiomes en Serbie.

Tous ces souvenirs passèrent dans mon esprit en regardant Douchane; j'étais comme lui très ému; il me prit la main et me dit à mi-voix :

— Notre ami, notre ami, comme en ce moment vos yeux aiment mon pays!

Nous nous embrassâmes alors. Nous avons compris tous deux tout ce que nous ne disions pas. J'hésitais à interroger Douchane, j'avais peur de renouveler ses douleurs, je savais qu'un Serbe cache toujours au fond de son cœur le secret de ses souffrances. Il devina ma pensée.

— Avec vous je pourrai parler ! Vous, vous connaissez mon pays, mon village, vous savez combien on peut aimer notre Serbie !

Il s'arrêta tout ému, puis il continua :

— Parler de ceux qu'on a quittés, se souvenir, pleurer, n'est-ce pas, notre ami, que c'est tout de même espérer ? Si vous saviez les choses terribles que j'ai vues et les souffrances sans nom de mes compatriotes. Moi, j'ai laissé là-bas ma grand'mère, mes petites sœurs, seules toutes les trois, car mon grand frère est mort, comme mon père, pour la patrie !... Mon tour à moi viendra !...

Silencieux, Douchane me suivit à l'hôtel. Il entra dans ma chambre, puis, peu à peu, encouragé par moi, laissant aller son cœur et sa pensée, s'arrêtant souvent pendant quelques instants, il me dit ce que je vais essayer de raconter.



II

LES GRANDES VICTOIRES DE 1914

Tous les ans je passais mes vacances à Kralievo, à la campagne, chez Baba (1). J'étais ramené au pays natal par la famille Simitch à qui je dois tout, car sans elle je ne serais qu'un pauvre petit paysan destiné à cultiver toute sa vie un peu de maïs et à élever quelques animaux domestiques. M. Simitch, qui a joué à l'Université de Belgrade et au Parlement le grand rôle que vous savez, avait sa propriété dans notre village. C'était un homme très bon, il connaissait ma grand'mère et s'était intéressé à moi parce que, tout petit, je travaillais de tout mon cœur à l'école. Il s'était chargé de subvenir à mon instruction et me donna comme compagnon à son petit garçon, de quatre ans plus jeune que moi, et que j'aidais dans son travail quand sa santé lui permettait de travailler. Ses parents avaient déjà

(1) Grand'mère.

ih. 7656



perdu deux enfants, celui-là était venu longtemps plus tard : M. Simitch semblait être son grand-père plutôt que son papa.

En 1913, les médecins avaient ordonné un séjour à Berck pour mon petit camarade, et il avait été convenu qu'on m'emmènerait, moi aussi, pour distraire le petit malade pendant la cure assez dure qu'il allait suivre.

Aller en France, je n'avais jamais rien rêvé de plus beau ! J'étais sûr que tout le monde m'y ferait fête. Je ne connaissais pourtant qu'un Français, vous, mais il me semblait qu'en vous s'incarnaient tous les bons amis que je devais m'y faire bientôt. M. Simitch, malgré l'inquiétude que lui causait l'état de son fils, parlait avec plaisir de notre voyage, des bibliothèques qu'il pourrait fréquenter, des savants qu'il allait revoir, de vous aussi, qu'il se réjouissait de retrouver.

Vous ne l'avez pas oublié, n'est-ce pas, notre pauvre vieux Simitch dont je suis maintenant sans nouvelles, et que je ne reverrai sans doute jamais ! Comme sa voix était chaude et pénétrante, son langage simple et profond ! Une réflexion de lui faisait penser longtemps, les idées qu'il jetait étaient comme des graines fécondes qui mûrissaient d'elles-mêmes dans l'esprit de ceux qui l'écoutaient. Un

de nos maîtres l'appelait « le semeur qui prépare les moissons ». Je crois qu'aucun surnom ne pouvait lui mieux convenir.

Combien de fois avons-nous pris le tramway, à Belgrade, vous et moi, pour aller lui rendre visite à Topchider où il habitait ! Il venait à nous, souriant, avec son geste habituel, la main dans sa grande barbe grise qu'il tenait à poignée et qui ressemblait à celle de M. Pachitch, notre ministre président. Dès que nous nous asseyions à la table couverte d'une nappe rouge et blanche, des servantes apportaient des raisins roses et dorés, M. Simitch débouchait lui-même une bouteille de vieux vin de Smederevo (1), le seul, disait-il en riant, qui méritât d'être bu avec les gâteaux, *pite* et *palatchinke* qu'avait préparés, pour nous, M^{me} Simitch.

Et nos conversations ! Vous l'écoutiez parler avec plus d'attention encore que moi-même. C'était si beau, ce qu'il disait ! Il vous révélait la Serbie, il vous montrait qu'elle avait subi pendant des siècles et des siècles les pires misères, mais qu'elle était restée vivante, parce que ses habitants avaient gardé toujours le culte de l'honneur, l'amour de la

(1) Smederevo ou Semendria, ville importante située sur le Danube, célèbre par ses vignobles.

terre et la mémoire du passé. Nos pères avaient été vaincus à Kossovo, mais le souvenir de leur sacrifice sauva notre pays de la mort. Depuis plus de cinq siècles, toutes les générations furent nourries dans l'idée de la revanche; leur inébranlable volonté, lentement, a préparé l'histoire.

Et vous souvenez-vous aussi de quelle façon lumineuse M. Simitch expliquait la guerre des Balkans, le traité de Bucarest, les conflits certains de l'avenir. Il montrait que la France et la Serbie étaient deux alliées : elles avaient toutes deux leur Alsace et leur Lorraine à délivrer. Français opprimés dans les pays annexés, Serbes de Croatie et de Bosnie, du Banat et de Dalmatie connaissaient le même esclavage; leur ennemi commun était l'Allemand.

Les victoires remportées en 1912 sur les Turcs, puis sur les Bulgares dont la trahison fut provoquée par l'Autriche, la paix de Bucarest furent la revanche de Kossovo. Une ère nouvelle commençait pour notre pays. Longtemps rempart de la chrétienté contre l'invasion turque, la Serbie formait maintenant, avec ses alliées la Roumanie et la Grèce, la barrière, l'obstacle à la marche de l'Allemand vers l'est.

— C'est cela que les pangermanistes, disait M. Simitch, ne nous pardonneront jamais. Nous

sommes vainqueurs aujourd'hui, nous voulons la paix, le repos, le travail. Après la revanche, on peut pardonner au Turc, on s'entendra un jour avec le Bulgare; mais, si l'Autriche qui n'a cessé de nous faire du mal, qui nous a empêchés d'avoir, sur l'Adriatique, à la suite de la guerre des Balkans, un port, débouché nécessaire à notre vie économique, si l'Autriche, un jour, nous attaque, nos fusils, malgré notre amour de la paix, partiront tout seuls, et c'est Dieu qui jugera!

Mon vieux maître ajouta à mi-voix (il ne se trompait pas) :

— Mais ce sera la guerre générale; presque toute l'Europe y prendra part : d'un côté tous les bons, de l'autre tous les méchants!

Nos entretiens, qui sont restés gravés dans mon esprit, avaient lieu à la fin d'octobre 1913, neuf mois avant la guerre! Vous nous avez dit quelque temps après, dans vos lettres, l'état d'esprit des Autrichiens. Votre retour en France donna lieu à bien des incidents. Tous les ennuis vous furent réservés à la frontière, on affecta de vous traiter en cholérique, presque en espion, et cela parce que vous étiez notre ami. Vous en souriez maintenant, mais les Serbes vous restent reconnaissants.

Nous devons cependant quitter Belgrade à la

fin de juin. Le drame de Seraievo, l'assassinat mystérieux, et qui reste inexpliqué, de l'archiduc autrichien, retarda notre départ. Puis M. Simitch le remit de jour en jour. Je crois qu'il prévoyait les événements. Il était calme et grave. L'ultimatum, qu'il connut l'un des premiers, l'indigna, mais ne l'étonna pas.

— Les temps sont révolus, me dit-il un soir, quoi que nous fassions, ce sera la guerre. L'Autriche nous hait, l'Allemagne est prête, et c'est elle qui mène et qui veut!

Pour tous les Serbes, jeunes et vieux, ce fut une dure épreuve que de s'humilier comme nous l'avons fait. Jamais peuple ne fut provoqué plus insolamment. Pourtant, sauf sur deux points où, sans rien repousser, nous demandions simplement qu'on discutât, nous acceptions toutes les conditions de l'Autriche-Hongrie. C'était un recul sur le chemin qu'avaient suivi nos pères et qui conduit à la liberté. Notre honneur restait sauf, mais notre pays était diminué, nos espoirs déçus, nos ambitions légitimes retardées. Nous faisons le plus dur des sacrifices pour sauver de la guerre l'Europe et peut-être le monde entier. Nous nous immolions pour toute l'humanité. Cela nous sera compté un jour!

L'ambassadeur ennemi, qui connaissait le cou-

rage de notre peuple, n'avait pas prévu notre sagesse. Il vint chercher la réponse à son ultimatum, et son Gouvernement était si sûr de notre refus qu'il lui avait donné l'ordre de demander ses passeports et de déclarer immédiatement la guerre. L'histoire nous rendra justice : les documents restent et toutes les responsabilités sont à jamais établies. Le crime de 1914 fut préparé, fomenté, accompli par les Allemands, les Autrichiens et les Hongrois. Les Turcs étaient déjà dans les mains de l'Allemagne ; quant aux Bulgares, puisqu'une bande était constituée, ils devaient naturellement s'affilier aux brigands.

Si vous saviez, pourtant, quel calme régnait à Belgrade en juillet 1914 ! Nous n'aimons pas les grandes manifestations. Chacun savait que l'heure était grave, que nos ennemis voulaient nous anéantir, qu'ils étaient plus nombreux, mais nous acceptions l'épreuve, nous lutterions tous, les hommes, les femmes, les vieillards, les enfants ! Mourir pour la patrie est facile quand on sait qu'en risquant sa vie on peut sauver la liberté.

Oui, plus nombreux que nous étaient nos ennemis ; mieux armés, non : nous avions avec nous les « français », c'est ainsi que nous appelions les canons du Creusot qui, à Koumanovo et à Andri-

nople, avaient assuré la victoire en faisant taire les canons de fabrication allemande dont se servaient les ennemis. C'est sur nos champs de bataille que votre 75, manié par nos artilleurs, a gagné ses premiers chevrons.

Nous apprîmes bientôt que vos canons ne seraient pas seuls avec nous. La Russie, le grand peuple de notre race, qui était notre protectrice naturelle, la France, fille de la grande Révolution, le pays de la lumière et de la générosité, l'Angleterre, la terre de toutes les libertés, étaient désormais nos alliées, et les seuls cris que les habitants de Belgrade firent entendre furent des vivats devant les légations des trois pays amis.

Des premières semaines de la guerre, je n'ai pas vu grand'chose. J'assistais pourtant aux premiers bombardements. Belgrade, dont le nom signifie « ville blanche », était la ville rouge désormais. Un jour, un régiment de cavalerie passa à Topchider devant la maison de mon maître. Sur un beau cheval blanc je vis mon frère aîné : c'était le plus beau sergent de tout le régiment. Il s'arrêta pour m'embrasser. Il était joyeux et aucune pensée triste, aucun pressentiment ne passa dans nos esprits :

— Tape pour moi comme pour toi, lui criai-je.

— Sois tranquille, me répondit Milenko, je ferai bonne mesure et frapperai pour deux!

Hélas! nous ne devions plus nous revoir!

Le 12 août, les Autrichiens, qui nous avaient laissé le temps de concentrer nos forces, franchirent la Save et la Drina. Nos soldats — mon frère en était — enlevèrent les hauteurs du Tser, brisèrent le centre et remportèrent, au sud, les victoires de Lechnitsa et du Iadar et, au nord, celle des environs de Chabats! 4.000 prisonniers, 50 canons, des munitions de toutes sortes, un sol purgé d'ennemis, tel était le résultat de la première invasion. Le vainqueur était le petit peuple que nos ennemis avaient traité en enfant, disant dans leurs journaux qu'il suffirait de le fouetter pour le punir et le ramener à la raison!

C'est alors que M. Simitch m'annonça que nous allions, sa femme, son fils et moi, quitter Belgrade. Notre place était à Kralievo. J'avoue que, sans oser le lui faire voir, j'en voulais beaucoup à mon vieux maître, et que, pour la première fois, je ne me réjouissais pas du tout à l'idée de revoir grand-mère et mes petites sœurs.

Mon arrivée dans la maison paternelle fut presque une surprise. Personne ne m'attendait. Quand j'entrai pour l'embrasser, grand-mère était assise près de

la fenêtre et filait, mes petites sœurs berçaient une vieille poupée qui n'avait plus ni bras ni jambes, et qui était pourtant leur préférée. Grand-mère avait toujours son sourire tranquille et doux ; je lui trouvais cependant je ne sais quoi de changé. Elle se leva, m'embrassa et chercha dans son armoire une boîte que je connaissais bien, ornée de coquillages et de perles de faux corail, qu'elle avait achetée il y a longtemps, toute jeune mariée, à la foire d'Oujitsé ⁽¹⁾. Elle y gardait quelques photographies, des fleurs séchées, de vieux rubans, une médaille d'argent, qui avaient pour elle, mais pour elle seule, un sens mystérieux, puisque ses lèvres souriaient et que ses yeux s'humectaient toujours en les contemplant. Elle nous disait :

— C'est le coffret des grands souvenirs de ma vie. Vous les brûlerez quand je ne serai plus.

Elle ouvrit la boîte, en tira une lettre qu'elle me dit de lire tout haut. Il n'y avait que quelques lignes que mon frère écrivait pour annoncer la victoire. Grand-mère me la reprit bien vite et déposa un baiser sur la signature de son petit-fils.

— Vois-tu, petit, me dit-elle, si nous sommes tous prêts à mourir pour elle, la patrie vivra. Je lui ai

(1) Ville de Serbie.

donné ton père hier, je lui donne ton frère aujourd'hui, je te donnerai demain. C'est avec l'âme de nos fils que Dieu tissera l'avenir du pays !

Je crois me souvenir que Kralievo ne vous a pas beaucoup plu. La ville, juchée sur une haute colline, est pourtant blanche et pittoresque. Nous, nous habitons à trois kilomètres, non loin du vieux monastère de Jitcha aux murs couverts de fresques précieuses que le temps et les Turcs ont détériorées. Que de fois, en octobre et en novembre 1914, j'ai fait le chemin qui conduit à la ville ! J'allais à l'hôtel de Paris pour demander aux voyageurs qui y descendaient quelles nouvelles ils apportaient. Que de faux bruits, que de racontars ils nous communiquèrent le plus souvent ! Je rencontrais chemin faisant de petits camarades ; nous ne parlions que de la guerre, nous souhaitions qu'elle durât longtemps afin d'y pouvoir prendre part à notre tour. Une fièvre ardente, celle qui précède les grands événements, nous agitait tous.

Nos troupes avaient pénétré en Bosnie ; aidées des Monténégrins, elles avaient atteint les environs de Saraievo. Plus d'une fois le bruit courut dans notre village qu'elles étaient victorieuses sur les bords de l'Adriatique. C'était un trop beau rêve ; à la vérité, nos soldats se repliaient peu à peu devant

l'ennemi. Une formidable invasion commençait. Pendant huit semaines nous arrê tâmes les Autrichiens sur la Drina, mais il fallut plier sous le nombre. Toute l'armée serbe recula. Nos ennemis nous crurent perdus et le monde entier préparait le panégyrique de nos vaillants soldats.

Le 9 décembre, notre général Putnik descendit les pentes du Souvobor près de Valievo. Le massif de Rudnik était là, et le Rudnik ce fut notre Marne à nous ! Chacun avait compris qu'il fallait vaincre ou mourir et notre vieux Roi qui avait quitté la ville où il s'était réfugié très malade, oubliant ses souffrances, passait devant les soldats, un drapeau à la main, en leur disant tout simplement :

— Mes enfants, je viens mourir avec vous !

Jamais les Autrichiens n'ont subi défaite plus complète. Ils laissèrent entre nos mains plus de 50.000 prisonniers. Ce fut une retraite désordonnée, une fuite éperdue jusqu'à la Save où tant d'ennemis furent noyés, et j'étais là, moi aussi, et j'ai vu, j'ai vu...

Un soir, en effet, — la bataille étant commencée — le vieux Simitch entra dans notre maison. Il était très pâle et très ému et tenait un papier à la main. Il alla droit vers grand'mère, lui prit les mains en lui disant doucement :

— Ma pauvre amie

J'avais compris de suite et grand'mère aussi. Elle dit :

— Milenko est mort, n'est-ce pas ?

Hélas ! c'était vrai, pourtant ! Mon cher frère était tombé quelques jours auparavant, dans une contre-attaque faite par un escadron chargé de retarder la marche de l'ennemi.

— Vive la mort ! avait-il dit à un officier, si elle peut préparer la victoire.

Je m'étais assis sur une chaise et, les coudes aux genoux, je sanglotais ; mes petites sœurs pleuraient ; grand'mère resta calme, elle me prit la main et me dit :

— C'est à ton tour, garçon. Fais ce que tu peux. Fais ce que tu dois !

Et, traçant sur mon front un large signe de croix, elle me bénit en disant :

— Pour ton père, pour ton frère et pour moi !

Puis, tranquillement, elle alla coucher mes petites sœurs, après m'avoir dit adieu. M. Simitch m'emmena ; nous partirions ensemble, avait-il dit. Et pendant qu'on préparait la voiture, l'envie me torturait d'aller embrasser encore ma grand'mère bientôt je n'y pus tenir, et je courus aussi vite que mes forces me le permettaient jusqu'à la maison. Tout était éteint, pas de lumière, pas de bruit ; le

chien même n'était pas là, puisqu'il ne venait pas au-devant de moi. Pourtant, sous la grange, il me sembla entendre comme un sanglot. Je m'approchai ; ma pauvre grand'mère s'y trouvait avec notre vieux chien, elle pleurait désespérément ! J'allais me précipiter vers elle, je voulais la prendre dans mes bras, lui dire combien je l'aimais... Mais tout à coup je m'arrêtai. Elle avait voulu se montrer si vaillante et si forte que je n'avais pas le droit de surprendre sa faiblesse. Alors, tandis que mon cœur battait à tout rompre, je mis mes deux mains devant ma bouche et j'envoyai à ma chère vieille mon meilleur et mon plus tendre baiser. Puis, sans bruit, je sortis à reculons et je m'enfuis, sans me retourner, comme un voleur....

Comment je suis arrivé à Belgrade ? En voiture d'abord, profitant ensuite d'un train de ravitaillement, puis de camions qui suivaient l'armée... Ce serait trop long à raconter. J'avais perdu mon maître sur la route ; quand j'entrai dans la ville, on se battait encore.

Depuis la veille je courais, j'avais ramassé un fusil et une cartouchière. A l'heure où notre Roi entrait dans son palais en marchant sur un drapeau autrichien arraché à la fenêtre du premier étage, moi, j'étais avec les soldats, près du pont à moitié détruit.

Je visais avec soin et je tirais, tandis qu'un vieux soldat, près de moi, répétait en riant :

— Ne vise pas tant, petit, tape dans le tas !

Ma cartouchière, trop tôt, fut vide ; mais la victoire était complète. J'avais autant de fatigue que de joie.

La route est escarpée pour monter à Belgrade. Je me souviens que quelqu'un me prit par le bras pour me soutenir ; je ne sais plus si c'était un soldat ou un civil. Arrivé sur le boulevard, je tombai assis sur la marche d'un perron, presque en face de l'hôtel de Moscou que le bombardement avait abîmé. Vaguement, je pensais que vous vous battiez peut-être, ami, vous qui m'aviez si souvent invité dans cet hôtel, et je dis :

— Vive la France et vive la Serbie !

J'étais tombé endormi. Une vieille dame me fit porter chez elle. Combien de temps ai-je dormi?... Je ne me souviens de rien. Il paraît que je suis resté près de quarante-huit heures étendu ; à un moment, on m'a fait manger, je n'avais conscience de rien ; mais je tenais toujours ma main crispée sur mon fusil.

Quand je me réveillai, je ne pensais qu'à une seule chose : les Autrichiens étaient battus, et moi, si petit, j'en avais tué peut-être, et j'avais vengé mon frère, et j'avais vengé papa !

La vieille dame qui me veillait portait des voiles noirs ; son fils était mort à la bataille du Tser, elle m'embrassa doucement, comme le faisait ma grand-mère, et quand je lui expliquai ma pensée, ma fierté et ma joie, quand je lui racontai ce que j'avais fait, elle me dit :

— Morts ou vivants, petit, vous avez réalisé notre plus beau rêve. La Serbie est libre et l'ennemi vaincu!

III

LES ÉPIDÉMIES ET L'INVASION

JE retrouvai dans sa maison de Topchider mon vieil ami Simitch. Lui aussi s'était battu. Je lui dis mon enthousiasme, je voulais être soldat, je le suppliai de faciliter mon engagement, j'étais un homme, j'allais avoir bientôt seize ans !

M. Simitch m'écoutait avec un bon sourire et me dit :

— Tu es trop jeune, et pas assez robuste. Souviens-toi de ce qu'a dit ta grand'mère : « Fais ce que tu peux, fais ce que tu dois. » Reste avec moi, et je te promets que tu feras tout ton devoir !

C'est ainsi que je pus accompagner M. Simitch dans toute la contrée qu'avaient envahie les Autrichiens. Il était chargé de mission, il devait constater les exactions commises et faire un rapport destiné aux neutres, comme allait en publier un,

avec tant d'exactitude et d'indignation, le professeur Reiss, de l'Université de Lausanne, dont vous avez lu, sans doute, le formidable réquisitoire.

Je regrettais beaucoup de ne pouvoir être soldat, mais je me considérais, un peu naïvement peut-être, comme le secrétaire de M. Simitch, qui prenait à mes yeux d'enfant l'aspect d'un justicier contre lequel on ne pourrait jamais faire appel. A la vérité, je crois que j'ai pu lui rendre service, classant ses notes, recopiant parfois ses manuscrits, faisant tout ce qu'il me demandait.

Je connaissais le pays que nous visitions, mais je ne le reconnaissais pas. Les campagnes étaient dévastées, les villes détruites : Chabats que nous appelions, en le flattant quelque peu, le petit Paris serbe; les grandes fermes de Chtitar et de Novo-Selo qui comptaient parmi les villages modèles de notre pays; Loznitsa, avec son église si joliment perchée; Kovilatcha, la ville d'eau verdoyante aux ombrages faits de peupliers chantants! Hélas! partout, je ne voyais que ruines et que désolation. J'ai trouvé là de la haine, de la haine intarissable, de quoi remplir toute ma vie!

Vos pays du Nord connaissent, eux aussi, les horreurs de l'invasion, les infamies préméditées, les cruautés que rien ne justifie, l'ennemi dont l'imagi-

nation trouve chaque jour de nouveaux supplices. Tuer pour tuer, torturer pour le plaisir de faire souffrir! C'est ce que nous avons supporté, nous aussi.

Nous trouvons si naturel le geste du soldat victorieux qui tend sa gourde à l'ennemi vaincu! Mais achever les blessés, martyriser les femmes, assassiner les vieillards et les enfants, jeter des bébés aux cochons, couper des nez et des oreilles, brûler, enterrer des malheureux vivants après leur avoir cassé bras et jambes, scalper, crever les yeux, arracher les dents et la chair par lambeaux, brûler les maisons, couper les arbres, voilà ce qu'ont fait partout où ils sont passés les Hongrois et les Autrichiens.

Dans un des villages que je citais plus haut, j'ai retrouvé une pauvre femme que M. Simitch connaissait. Deux ans auparavant, nous avons été reçus par elle et sa famille dans la riche propriété qu'elle possédait. Maintenant, elle n'avait plus rien, les soldats avaient tué devant elle sa mère et ses enfants. Elle avait été outragée, elle avait demandé la mort aux bourreaux. Un officier eut la honte de lui dire :

— Toi, tu ne peux pas mourir. Il faut qu'il reste au moins une personne de ta famille : elle pourra pleurer les autres.

Car ce n'est pas le soldat, souvent ivre et barbare, qui est surtout coupable. Il fut criminel par goût, par entraînement cynique, mais ce qui est plus grave, par ordre. Les officiers furent des assassins et les grands chefs ordonnèrent souvent les massacres.

Ce ne sont pas là des mots, des accusations sans preuves. J'ai gardé un document irréfutable, un de ceux qu'a publiés le professeur suisse dont je vous parlais tout à l'heure. J'ai arraché d'une palissade en bois une affiche qui y avait été clouée. Je l'ai emportée. J'ai tout perdu dans la retraite, mais j'ai gardé ce papier que je conserverai toute ma vie, que je mettrai plus tard dans ma maison, sous verre, et que mes enfants montreront ensuite à mes petits-enfants. Vous le savez, on n'oublie pas dans notre pays. On hérite de l'amour, on hérite aussi de la haine.

Voici cette affiche à moitié en lambeaux ; on y lit qu'avec une telle population — on parle de la Serbie — toute humanité, toute bonté de cœur seraient déplacées, qu'envers elle la plus grande cruauté, la plus grande dureté sont ordonnées. Le service divin ne peut avoir lieu dans les églises, la messe doit se dire en plein air, les fidèles entourés par les soldats autrichiens en armes et toujours

prêts à tirer. Et l'ignoble *factum* se termine par ces mots : « Encore une fois, discipline, dignité (?!), mais la plus grande sévérité et la plus grande dureté. »

Les ordres donnés ne furent que trop suivis. J'ai vu des choses épouvantables. Des mères ayant subi tous les outrages et laissées vivantes parce qu'on avait tenu à tuer devant elles leurs petits enfants. Un vieillard de quatre-vingts ans que nous avions connu avait été enterré vivant, la tête sortant de terre : les corbeaux et les milans lui crevèrent et lui mangèrent les yeux. Dans un petit village, on avait, sur la place publique, coupé les seins de plusieurs femmes. A Valievo, j'ai causé avec une pauvre vieille, Stana Bergitch, devant laquelle on tua toute sa famille, composée de huit personnes ; elle, on la laissa vivante après lui avoir cassé les bras avec la crosse d'un fusil. Près de la gare de Lechnitsa, j'ai vu une grande fosse. Elle avait vingt mètres de longueur, trois de largeur et deux de profondeur. Cent neuf paysans y furent ensevelis : le plus jeune avait huit ans, le plus âgé quatre-vingts ! On les amenait par groupes successifs : les victimes étaient attachées les unes aux autres et placées au bord de la fosse. Les soldats tiraient sur eux presque à bout portant. Les tués

et les blessés tombaient, entraînant avec eux ceux qui n'étaient pas atteints. On les couvrait tous de terre, puis on amenait un autre groupe que l'on obligeait, à coups de crosse et de sabre, à crier avant de le fusiller : « Vive l'empereur François-Joseph ! » Un paysan eut la mâchoire fracassée d'un coup de bâton parce qu'au lieu de dire : « Vive l'Empereur ! » il avait courageusement crié : « Vive le roi de Serbie ! »

Nos frères serbes sont de nobles cœurs. Je l'ai bien vu, lorsque avec M. Simitch je visitais les camps de prisonniers. Jamais ceux-ci ne furent maltraités ; les Hongrois et les Autrichiens n'étaient pas cléments pour les nôtres. Combien de malheureux Serbes, à peine nourris, ont été attelés à la charrue ; quand, affamés, fatigués, ne pouvant plus donner l'effort demandé, ils tombaient dans le sillon, c'est à coups de crosse et de baïonnette qu'on les forçait à se relever. Beaucoup sont morts ainsi. Des évadés nous l'ont raconté et des Autrichiens s'en sont vantés dans des lettres qui nous ont été communiquées.

En Serbie, les officiers prisonniers habitaient de grandes casernes, bien aérées, ils avaient des pianos, des livres allemands et français ; les hommes étaient dans de vastes baraques en planches. On se

serait cru dans un sanatorium et non dans un camp de prisonniers.

Nous revînmes à Belgrade le 27 décembre 1914, le jour où l'on achevait de détruire le pont du chemin de fer qui, franchissant la Save, reliait, avant la guerre, l'Autriche-Hongrie à la Serbie et Paris à Constantinople. L'énorme carcasse de fer reposait désormais au fond de la Save. Quelques jours après, le bombardement de Belgrade reprenait, des bateaux de guerre nous arrosèrent copieusement d'obus. Le jour de l'an 1915 commença au son du canon. L'Autriche nous envoyait nos étrennes. On les acceptait presque gaiement. Nous étions tout à la victoire et à l'espérance : la guerre finirait bientôt ! Nul ne se doutait que 1915 serait la plus terrible année de toute l'histoire de la Serbie.

Les maladies apparurent. Déjà les fièvres et le typhus avaient fait bien des victimes pendant la guerre des Balkans ; mais connut-on jamais épidémies plus effroyables que celles de 1915 ? C'est à Valievo, une des villes où l'on s'était toujours le plus préoccupé de l'hygiène, que le typhus a commencé. Il y en eut chez nous trois variétés. La moins sérieuse consistait en une fièvre semblable à l'influenza, peu dangereuse peut-être, mais qui affai-

blissait pour longtemps ceux qui en étaient atteints. Très graves étaient le typhus abdominal et le typhus exanthématique. Ils se manifestaient par une forte fièvre, des maux de tête terribles, de petits points rougeâtres, une soif inextinguible, une faiblesse de cœur si grande que des arrêts momentanés du pouls causaient parfois la mort.

Très fatigué, je rentrais de Belgrade chez ma grand'mère quand, sur la route, je fus terrassé par la maladie. J'ai été soigné et sauvé par des infirmières françaises. De mon séjour à l'hôpital, que vous dirai-je ? J'ai comme un trou dans ma mémoire, j'ai tout oublié, ou, pour mieux dire, je suis resté longtemps inconscient. Je ne vivais plus, je ne pensais plus. Je me souviens seulement des mains très douces qui me soignaient et de la soif qui me torturait. Un matin, je revins tout à fait à moi, un rayon de soleil passait entre les rideaux de la fenêtre voisine et une femme habillée tout en blanc s'écria joyeusement :

— Ce petit-là, il est sauvé !

Et c'était vrai. On me garda encore quelque temps à l'hôpital ; mais il fallait faire de la place aux autres. Ce qui m'étonna toujours, c'est que jamais je n'avais pensé à demander dans quelle ville j'étais ni dans quel hôpital j'avais été conduit. J'appris

un jour, par une servante, que je me trouvais à Kragouévats, c'est-à-dire à trente kilomètres de chez ma grand'mère. Dès que ce fut possible, on me mit dans une voiture. Comme la ville me parut triste ! C'était pourtant la capitale de notre région, gaie et vivante avant la guerre. Maintenant on ne voyait que drapeaux noirs aux fenêtres, indiquant la maladie ; dans les rues, les gens se fuyaient, craignant la contagion. Je passai devant le cimetière, et mon cocher dit en me le montrant :

— Voilà l'endroit le plus fréquenté maintenant.

Sur la route je rencontrais des camions militaires, quelques chars traînés par des bœufs ; les paysans qui les conduisaient étaient maigres et livides ; c'était toute la Serbie qui souffrait.

J'arrivai à Kralievo après avoir traversé la Grouja dont les champs fertiles semblaient abandonnés. Quand je revis la maison souriante de ma grand'mère avec les couronnes de feuillage qui étaient accrochées au-dessus de la porte, les grands peupliers qui l'abritaient, la pruneraie, les greniers à maïs en osier construits sur pilotis, je me sentis si faible que je crus m'évanouir. Grâce au ciel, grand'mère et mes petites sœurs avaient été épargnées par le fléau. On me servit un potage, une aile de poulet à la crème, et je m'étendis dans mon vieux

lit, dans mes draps doux et blancs, chez moi ! La fenêtre était ouverte, un vent léger soufflait, et il me semblait que j'aurais pu dire, tant il était parfumé, toutes les fleurs des champs sur lesquelles il avait passé...

Quelques jours heureux s'écoulèrent. Grand'mère était si bonne, les petites si gentilles, la vie semble si douce quand les forces reviennent ! Je me pris à penser à nouveau à la guerre, j'avais soif de nouvelles. Hélas ! grand'mère m'en apprit une bien triste : mon camarade, le petit Simitch, n'était plus ; il avait été malade, lui aussi ; mais il n'avait pas pu lutter contre la mort qui l'avait pris très vite. M. Simitch vint me voir : jamais il ne prononça devant moi le nom de son fils. Je voyais combien il avait souffert. Ses yeux semblaient plus grands dans son visage très pâle ; sa belle barbe grise était devenue toute blanche.

Dès qu'il vit que j'allais mieux, il vint me chercher chaque jour ; il semblait avoir reporté sur moi toute sa tendresse. M^{me} Simitch me gâtait plus encore qu'auparavant. Quand j'étais seul avec elle, nous ne parlions que de son fils. Devant son mari dont la santé l'inquiétait, elle tâchait de sourire, elle ne pleurait qu'avec moi.

Les épidémies semblaient vaincues. Beaucoup de

nos médecins étaient morts à la tâche, mais du monde entier étaient venus des docteurs et des infirmières. Autour de notre pays affaibli la trahison se préparait. Trompant par son astuce les puissances de l'Entente qui croyaient les négociations possibles, le roi de Bulgarie s'entendait avec nos ennemis pour nous envahir. Notre Gouvernement s'était établi à Niche. M. Simitch m'emmena plusieurs fois dans cette ville et c'est là surtout que je fis connaissance avec les avions ennemis. Tant que les Bulgares gardèrent la neutralité, le Gouvernement était en sûreté dans la seconde ville de Serbie. Niche est située au point de jonction de la grande voie de Paris à Constantinople et de l'embranchement de Salonique. L'invasion bulgare força nos ministres à se rendre à Kralievo. De fausses nouvelles étaient répandues, on annonçait la mobilisation roumaine, la Grèce se déclarait fidèle au traité de Bucarest, les Russes débarquaient en Bulgarie, enfin, à marches forcées les troupes françaises venaient de Salonique ! C'était notre cri de ralliement : Petlitchi, les coqs ! C'est ainsi que nous appelions les soldats français, persuadés que nos maux seraient finis quand le coq gaulois chanterait. Les coqs venaient, il est vrai, mais ils étaient trop loin ; ce sont eux pourtant qui

dans cette guerre, sont toujours venus les premiers à nous.

A l'heure de la triple invasion, quand les Bulgares franchissaient notre frontière orientale, les Allemands arrivaient par les Portes de Fer et le Danube, les Autrichiens par la Save et la Drina, nos voisins manquèrent à la foi jurée, la Russie ne fit rien, la Roumanie attendit, et le roi de Grèce ne chercha qu'à trahir.

Nous, nous étions épuisés par une année de guerre qui succédait à deux autres campagnes, par les maladies ; fatigués, diminués, affaiblis, nous manquions de munitions et de tous les côtés l'ennemi venait.

Il fallait fuir : fuir, quand on est Serbe ! On fit partir d'abord les prisonniers qu'on ne voulait pas rendre à l'Autriche, puis les légations et les colonies étrangères. Toutes rivalisaient de courage, et la femme du ministre d'Angleterre refusait de quitter son hôpital avant l'évacuation de ses malades dont elle voulait partager le sort.

M. Simitch, un jour, me dit :

— Vois-tu, Douchane, notre pays doit souffrir encore. C'est jusqu'au calvaire, jusqu'à la croix qu'il doit monter. Il faut que tous ceux qui se battent quittent leur pays. On laissera la Serbie à la garde

des femmes et des enfants. Les enfants de ton âge remplaceront les hommes !

Nous retournâmes à Kralievo d'où M. et M^{me} Simitch devaient prendre la route qui menait à l'exil. Mon maître me conduisit chez ma grand-mère et lui dit ce qu'il avait décidé. Je ne connaissais pas encore ce qu'est le cœur d'une vraie Serbe.

Grand-mère écouta, puis sans dire un mot se leva, prit mes petites sœurs par la main et vint à moi :

— Embrasse-nous bien, dit-elle, Douchane, tu es l'homme de la famille. Tu peux te battre dans deux ans, tu n'as pas le droit de rester ici. Laisse la maison et la terre des ancêtres aux femmes, c'est moi qui les garderai en veillant sur tes sœurs. Aie confiance, je vivrai jusqu'à ton retour. Toi, entends la voix de ton père tombé à Koumanovo, celle de ton frère mort à Valievo; elles te crient par ma bouche : Va-t'en ! N'hésite pas, petit, et souviens-toi ! On sait toujours où est le devoir : c'est ce qui semble le plus dur à faire. Va-t'en !

M. Simitch avait joint les mains et disait d'une voix émue :

— Femme serbe, femme serbe, que tu es noble et belle !

Moi je m'étais mis à genoux; j'avais placé sur ma tête les deux mains de grand'mère et, tandis que mes sœurs pleuraient, sans une larme, brave comme ma chère vieille, je lui dis :

— Grand'mère, grand'mère, je ne t'avais jamais comprise, je ne t'avais jamais autant aimée qu'aujourd'hui !

IV

LE CALVAIRE ET L'ÉPOPÉE

OUI, notre ami, c'était bien mon devoir que j'accomplissais, car c'était bien aussi ce que je pouvais faire de plus dur. Je laissais tout mon cœur dans la petite maison où s'était écoulée mon enfance et où restaient maintenant toutes seules une vieille femme et deux enfants.

Nous avons décidé de partir sur-le-champ. M^{me} Simitch accompagnait son mari. Nous emportions peu de bagages, nous brusquâmes la séparation, mes adieux furent courts, courageux, silencieux.

— Sois tranquille, avait dit M. Simitch, nous ferons bourse commune!

A vrai dire, mon vieux maître n'avait rien voulu accepter de ma grand'mère, sauf les provisions qu'elle avait préparées à la hâte et sans lesquelles nous aurions connu la faim.

Notre voiture gagna la vallée de l'Ibar qu'elle devait remonter. Derrière nous, disparurent les tours de Jitcha et le paysage qui m'était familier. Au loin nous entendions de courtes détonations; déjà la nuit précédente, à la suite d'explosions formidables, des incendies avaient éclairé l'horizon et l'odeur de la fumée parvenait jusqu'à nous.

Sur la route nous dépassions les charrettes de paysans qui fuyaient devant l'envahisseur; l'automobile d'une légation nous rejoignit à Oudjé. M^{me} Simitch voulait s'arrêter là une demi-journée: son mari, sans se plaindre, souffrait; très pâle il semblait tout à fait malade. Ce fut lui pourtant qui donna l'ordre du départ, dès que nos chevaux se furent reposés.

— Petit, m'avait-il dit, quand il m'avait vu quitter courageusement ma grand'mère, les plus heureux sont encore ceux qui laissent de la vie derrière eux!

Je n'osais lui répondre, j'avais cru qu'il faisait une comparaison entre nous, je quittais des êtres chéris, lui n'abandonnait que des tombes dans le cimetière de Kralievo.

— Nous avons tous encore notre part de bonheur, ajouta-t-il. Nous emportons nos souvenirs et nos morts dans nos cœurs, et nous laissons une grande chose vivante derrière nous, la patrie. Tu verras

plus tard comme elle sera belle, quand tous nos sacrifices auront porté leurs fruits!

Nous atteignîmes Rachka, où nous fûmes heureux de profiter des provisions données par ma grand-mère. M. Simitch resta dans la voiture, M^{me} Simitch et moi, nous dormîmes à la belle étoile, ou, pour être plus exact, je dormis, car je crois que M^{me} Simitch, très inquiète, surveilla pendant de longues heures le sommeil de son mari, interrompu trop souvent par des suffocations.

A Mitrovitsa, où le lendemain nous trouvâmes l'hospitalité chez un savetier, il y avait grande cohue; jamais je n'avais vu tant de gens, tant de chevaux et de voitures. Les nouvelles les plus mauvaises circulaient. M. Simitch put voir un de nos ministres et nous dit ensuite :

— Ne croyez pas tout ce qu'on vous raconte, la vérité est assez triste comme elle est!

Le voyage jusqu'à Prichtina fut très difficile; nous eûmes un accident de voiture; mais, grâce à des cordes et à des ficelles, le malheur fut tant bien que mal réparé. A peine arrivions-nous dans la ville que nos cordes cassèrent, la voiture culbuta, il fallut continuer à pied. Ce fut chose terrible. M. Simitch ne pouvait plus marcher, nous le traînâmes jusqu'à la maison la plus proche : il tomba sans connais-

sance. De nombreuses voitures nous suivaient; dans l'une se trouvait un médecin grec que nous connaissions, il donna à mon maître les premiers soins et dit à M^{me} Simitch :

— Vous ne pouvez pas aller plus loin.

La nuit était tombée. Nous étions assis tous deux, M^{me} Simitch et moi, près d'un canapé où couraient des punaises et sur lequel on avait étendu mon vieux maître. La maison était un vrai taudis. Vers trois heures du matin, tombant de fatigue, je m'endormais d'un mauvais sommeil quand j'entendis prononcer mon nom.

— Écoute, Douchane, me dit M. Simitch, il faut que tu nous quittes. C'est mon cœur qui est touché : seule, la tendresse de ma femme pourra prolonger de quelques jours ma vie. Je mourrai comme les héros serbes de jadis, à Kossovo ⁽¹⁾. Toi, pars pour l'étranger. Je suis content, tu seras un homme.

Et comme il voyait mon émotion prête à se manifester malgré moi, il ajouta avec un triste sourire :

— Et un homme ne pleure pas.

Le médecin, le lendemain, trouva mon maître en meilleur état, mais il ne cacha pas à M^{me} Simitch

(1) Le champ de la bataille célèbre de Kossovo est voisin de Prichtina.

qu'il était à la merci du moindre accident. M. Simitch me donna ses chevaux, la voiture qu'on avait à peu près réparée; il fit prier un avocat et un marchand de Négotine, qui cherchaient un véhicule, de voyager avec moi, il me remit une bourse pleine. Quand je le quittai, il répondit à mon adieu par ces simples mots :

— Vive la Serbie!

M^{me} Simitch me conduisit à la voiture et m'embrassa tendrement :

— Que Dieu veille sur toi, mon petit Douchane, dit-elle, et qu'il te ramène à tes sœurs et à ta grand'mère. Mon mari t'a donné de l'argent. Je veux que cet argent ne serve qu'à toi. En voilà d'autre, tu trouveras tant de malheureux! C'est pour eux que je te fais ce présent. En le leur donnant, pense à nous, et nous serons de moitié dans tes dons!

Hélas! la première aumône que je fis fut refusée. Nous venions de quitter Prichtina quand j'aperçus sur la route, assise sur un talus, une émigrante comme moi qui tenait sur ses genoux un enfant de sept à huit ans. C'était une paysanne de la Morava. Très belle, très pâle, immobile, elle semblait la statue du désespoir. Son enfant mourait, il regardait fixement devant lui, conscient de son triste sort, vaincu par la fatigue, les souffrances et l'épui-

sement. Je m'approchai de la femme et je n'oublierai jamais ni son regard ni le son de sa voix :

— Tu vois, me dit-elle en me montrant son fils, il ne pleure pas, il comprend, il sait qu'il meurt pour la patrie !

Je lui demandai ce que je pouvais faire pour elle, elle repoussa ma main :

— A quoi bon ? C'est trop tard, c'est la fin !

Des émigrants s'étaient groupés autour de nous. Une vieille femme qui portait le corsage luxueusement brodé des environs de Prichtina et qui versait du lait aux passants sans vouloir qu'on la payât, nous écarta tous :

— Laissez l'enfant voir tout le ciel en mourant.

Et, prise d'une colère soudaine, elle s'écria farouchement, en montrant la paysanne :

— Que Dieu lui ramène son mari ! Elle aura d'autres enfants pour venger celui-là !

Nous remontâmes, mes compagnons et moi, dans notre voiture que conduisait un jeune paysan boiteux. La scène à laquelle j'avais assisté avait achevé de briser mon courage, quelque chose d'atroce me serrait la gorge. Je regardais mes compagnons, ils étaient dans le même état que moi, l'avocat blême de douleur, le marchand prêt à éclater en sanglots. Je voulais me reprendre. Qu'auraient fait en ce

moment mon maître ou ma grand'mère ? Je me souvins alors de ce qu'on m'avait raconté si souvent, de nos poètes aveugles qui, dans les pires épreuves, soutenaient en chantant le courage des soldats. Un vieil air populaire me vint aux lèvres, que jadis mon grand-père qui l'avait appris du sien chantait en s'accompagnant de la gouzla. On y parlait de la patrie, de l'amour et des sacrifices, des ruines et des espérances. Je commençai à mi-voix, puis je me donnai tout entier ; quelques voitures nous suivaient ; tout à coup d'autres voix soutinrent la mienne ; mes compagnons chantèrent à leur tour et le vieux chant séculaire, encore une fois, nous rendit tous meilleurs et plus forts !

Le marchand de Négotine me tendit la main et dit :

— *Enfant, c'est toi le plus brave. Merci ! nous t'avons compris !*

Et alors, d'une belle voix grave, l'avocat récita lentement les beaux vers de Iovanovitch :

*Quand la tristesse règne,
La chanson soulage.
Quand on plie, quand on fléchit,
La chanson soutient.
Ce qu'on ne peut dire,*

*La chanson l'exprime.
Dans les pires épreuves,
La chanson console.
Quand le doute ou le mal vous abat
La chanson relève...*

.....

A Ipek, j'ai vu les fugitifs passer par milliers, j'ai rencontré une poignée de soldats affamés, à moitié fous. Ils riaient d'un rire affreux, ils voulaient revenir sur leurs pas :

— Nous avons faim, nous mangerons du Bulgare, cela dût-il nous empoisonner !

Et partout ces petites voix d'enfants, tristes et timides, que j'entendrai toujours comme un refrain d'horreur :

— Du pain, du pain !

C'est à Ipek que nous dûmes abandonner nos chevaux et nos voitures, nous pûmes les échanger contre des ânes et il fallut même payer un supplément. Peu à peu j'abandonnai tous les bagages, je ne voulais garder que quelques provisions et surtout l'affiche autrichienne que je portais dans la doublure de mon manteau, document de honte et d'infamie qui servirait dans l'avenir.

Le froid cependant était horrible, la neige tourbillonnait, le vent soufflait par rafales sur la route si difficile de Zljeb. Un de mes compagnons nous avait dépassés ; je ne sais ce qu'il est devenu ; l'autre s'arrêta bientôt sur la route, il a terminé pourtant le voyage, il est en Suisse maintenant.

De grands feux éclairaient pendant la nuit. Les soldats brûlaient leurs chariots et détruisaient des canons. Les fugitifs marchaient hâves et déguenillés, on voyait parfois les plus faibles tomber ; dans des espaces assez larges on allait par troupe, puis il fallait attendre en claquant des dents, devant les sentiers où l'on ne pouvait passer qu'un par un. Je me sentais petit, tout petit, tout seul, abandonné dans cette catastrophe, moi qui me berçais, il y a quelques jours encore des plus belles espérances.

Souvent, sur la route ou dans les précipices, des cadavres, hommes, chevaux, bœufs, que peu à peu la neige recouvrait. On mourait sans se plaindre, sans regret ; la mort est plus grande que la vie et elle, du moins, tient peut-être toutes ses promesses.

Nous avons quitté Zljeb depuis une heure, après une nuit passée dans le plus affreux des repaires, tenu par un Albanais. Soudain, nous aperçûmes, appuyés debout contre un talus, trois enfants ; les malheureux, blancs et glacés, se tenaient par la main.

Nous approchâmes et nous vîmes que celui du milieu, le plus petit, était mort. Les autres ne s'en rendaient pas compte.

— Nous attendons pour continuer notre route que notre petit frère soit reposé!

Derrière nous, ce jour-là, venaient des ambulancières américaines et pleine de pitié une voix de femme s'écria :

— Oh! les pauvres petits!

Hélas! c'était nous tous, toute l'armée, toute la Serbie qui étions de pauvres petits. Nous n'avions plus rien, ni joie, ni fortune, ni santé, plus que le souffle; mais ce souffle, c'était la patrie.

Et je me disais, moi qui souffrais moins que les autres et qui avais pu payer 30 francs chaque morceau de pain que j'ai mangé, que partout, à travers l'Albanie, sur les routes menant au Monténégro, il y avait des êtres semblables à des spectres qui fuyaient la patrie, leurs femmes, leurs enfants pour pouvoir sauver ensuite tout ce qu'ils aimaient et tout ce qui les faisait vivre. Ce qui nous soutenait tous, c'était, je crois, l'âme de nos ancêtres; elle passait en nous, elle nous entraînait, elle nous criait, comme un ordre, à chacun :

— Fais ton devoir, venge-nous, achève ce que nous avons commencé!

Il faut vraiment qu'une patrie soit belle pour qu'on fasse ce que nous avons fait!

D'Ipek à Andrievitsa en passant par Zljeb, le voyage fut terrible; toutes les difficultés, tous les obstacles semblaient tour à tour se dresser devant nous. Les nouvelles tragiques étaient propagées, on nous annonçait que notre retraite serait coupée par l'ennemi avant notre arrivée à Andrievitsa. Il n'en fut rien heureusement. Nous ne prîmes à Andrievitsa que le repos indispensable et nous continuâmes notre route. Le col de Trechniévik restait encore à gravir, mais il n'atteignait que 1.700 mètres; le col précédemment franchi sur la route de Zljeb avait une altitude qui dépassait 2.300 mètres. Nous montions notre calvaire, disait un de nos compagnons.

Une neige épaisse était tombée, nous marchions brisés de fatigue, glacés par le froid, en proie à la faim. Nos vêtements étaient raidis par la glace; on m'a raconté que notre Roi cherchant son mouchoir dans sa poche le tira dur et gelé! Du plus petit jusqu'au plus grand, nous partageons donc le même honneur et la même souffrance!

J'arrivai enfin à Podgoritsa, grelottant de fièvre, les pieds ensanglantés; des avions ennemis survolaient la ville. Je faisais partie d'un groupe d'exilés,

tous aussi harassés que moi. L'un d'eux qui souffrait du cœur demanda pour nous l'hospitalité dans une maison assez misérable : nous voulions un abri, un plancher pour nous étendre. Il dit ces simples mots :

— Nous ne sommes pas des spectres, nous ressemblons à des cadavres, nous sommes des hommes pourtant !

Puis il tomba mort devant la porte qui s'ouvrait pour nous.

J'ai dû m'arrêter quelques heures à Podgoritsa, les forces me manquant pour aller plus loin. Le spectacle auquel j'assistais était épouvantable. D'heure en heure les émigrants étaient plus nombreux, se traînant avec peine, las, hâves, souvent blessés, les pieds ensanglantés. Notre peuple nous arrivait par lambeaux.

Parfois des amis se retrouvaient et on sentait qu'ils osaient à peine s'interroger, tant étaient tristes les nouvelles qu'ils avaient à se communiquer.

Dans l'après-midi, je vis passer un homme que j'avais vu bien souvent à Belgrade : c'était un de nos plus célèbres avocats. Il marchait fièrement, l'épaule bandée et la tête entourée de linges. Un enfant de quinze ans lui donnait la main : je le regardais sans le reconnaître et c'était pourtant un

de mes camarades de collège. Je l'appelai par son nom, il vint à moi. Lui aussi ne me reconnut pas tout d'abord. Je ne me figurais pas, pourtant, être aussi changé que lui.

Il me raconta en quelques mots son voyage : parti avec ses parents et sa sœur, il avait vu sa mère tomber dans un ravin et mourir sur le coup. Quant à son père, quant à sa sœur, il ne savait même pas où ils pouvaient se trouver. Il avait rencontré l'avocat de Belgrade, et ce dernier l'avait pris sous sa protection. Ils avaient tous deux continué leur route malgré un accident pénible. L'avocat était tombé de cheval, blessé à l'épaule et à la tête, mais avec un courage admirable, aussitôt que ses pansements furent faits, il s'était remis en chemin.

— J'ai recueilli ce petit, me dit-il; viens avec nous; je vous conduirai au bateau et je vous donne ma parole que je ne m'embarquerai pas sans vous.

Ensemble nous atteignîmes Scutari d'Albanie que l'ennemi bombardait sans trêve. La faim nous torturait, mais nous n'étions pas plus malheureux que les autres, la souffrance est égale pour tous. J'ai vu des gens mourir de faim, et j'en ai vu aussi qui mouraient aussitôt qu'ils avaient mangé.

Je crois que le voyage le moins dur que nous ayons eu fut celui de Scutari d'Albanie à Saint-Jean-de-Médua. Il me sembla terrible parce que j'étais au bout de mes forces. Notre compagnon me sauva : il remontait mon courage. Il avait des relations dans toutes les villes du bord de l'Adriatique. Grâce à lui nous eûmes l'assurance que nous pourrions nous embarquer dès le lendemain de notre arrivée. Les bateaux, hélas ! n'étaient pas nombreux, la flotte sous-marine ennemie les surveillait, les torpillages succédaient aux torpillages, quelques navires furent arrêtés et pris.

Une des choses les plus tragiques et les plus belles fut l'aventure de ce bateau de la Croix-Rouge qui portait des enfants ; pris par un croiseur autrichien, il fut amené à Cattaro ; on voulut donner à manger à tous les enfants, on leur proposa de les ramener sains et saufs dans leur pays. Le plus âgé avait quatorze ans, il organisa un referendum et à l'unanimité, refusant les présents de l'ennemi, les petits Serbes demandèrent que leur bateau soit relâché et dirigé vers un port italien. Ce jour-là, vous le voyez, ils ont été dignes de leurs pères, ils ont placé l'honneur avant tout.

Le jour où je devais m'embarquer, j'étais excessivement nerveux ; malgré ma fatigue, je marchai

presque toute la journée ; à un moment, non loin du port, je m'entendis appeler par mon nom ; je me retournai et je reconnus un marchand que, jamais, je n'aurais cru devoir rencontrer sur les bords de l'Adriatique. Rakitch, c'était son nom, après avoir fait fortune à Kralievo, était venu vivre dans notre village avec sa femme et sa fille ; tous trois étaient petits, dodus et toujours gais ; ils riaient constamment et même du surnom qu'on leur avait donné : nous les appelions les trois boules. Le voyage semblait ne pas les avoir fatigués. Ils avaient encore leurs bonnes joues et leurs figures toutes rondes.

Je lui exprimai ma surprise de le voir. Rakitch me répondit :

— Quand j'ai su que les Autrichiens et les Hongrois allaient venir, j'ai dit à ma femme et à ma fille : « Est-ce que vous pourriez manger votre soupe après avoir contemplé la sale tête de ces gens-là ? » Et nous décidâmes d'émigrer. J'ai pris nos valeurs, on les a cousues dans les doublures de nos vêtements, puis nous organisâmes une vraie caravane. Nous partîmes presque bons premiers. Nous avons même pris beaucoup trop de choses ; j'avais des chèvres et des moutons ; les chèvres, on les a laissées à Rachka, les moutons à Prichtina, les

bagages un peu partout, les provisions servirent souvent à d'autres. Enfin, nous arrivons ici n'ayant plus rien que les vêtements capitonnés de papier et qui tiennent très chaud, et puis cela !

Il défit alors son manteau et j'aperçus, pendue à son cou, sur sa poitrine, une sacoche doublée d'un léger tapis de Pirot et munie d'un fermoir en argent ciselé.

Rakitch ouvrit lentement la sacoche et me dit :
— Cela, petit, c'est de la terre de la patrie ! Au moment de partir, avec ma femme et ma fille, nous sommes allés dans mon jardin, près du grand rosier que tu connais et qui donne de si belles fleurs. Je me suis mis à genoux, j'ai gratté le sol avec mes ongles, jusqu'au moment où je suis arrivé à une terre grasse, noire, un peu humide et très féconde. J'en ai empli mon sac et j'ai dit tout haut à mon jardin qui m'écoutait, à tout le pays qui m'entourait : « J'emporte votre terre pour qu'elle me protège pendant mon voyage ; mais je prends l'engagement d'honneur de vous la rapporter plus tard, de la remettre là, au même endroit où je l'ai prise. » Et ma fille et ma femme ont fait le même serment que moi !

Rakitch ajouta :

— Toi, tu es de mon village, petit, tu as droit à

un peu de cette terre-là! Tends tes deux mains, je vais les remplir; qu'elle te reste sacrée, car elle ressemble à l'eau du baptême avec laquelle on purifie les petits enfants...

Deux heures après, j'étais sur le bateau; le voyage fut pénible, la mer mauvaise; nous fûmes poursuivis par un sous-marin, nos canons se firent entendre plusieurs fois. Nous arrivâmes pourtant à Ancône d'où je pus gagner la France. L'accueil qui nous attendait, nous les enfants, nous ne l'oublierons jamais, et les Françaises ont eu pour nous des mains et des baisers de mamans.

Ici, je reste sans nouvelles de tout ce que j'aime! Je n'ai rien que mes souvenirs et que la terre que m'a donnée Rakitch. Regardez, je l'ai mise dans cette petite bourse, qu'une femme serbe qui travaille ici dans une usine, m'a faite avec un bout d'étoffe de notre pays. Moi aussi, je la garde toujours sur mon cœur. Quand je quitterai la France, pour me battre ou pour retourner dans la patrie délivrée, je ne ferai pas comme Rakitch, je ne rapporterai pas chez moi son présent. Non, j'irai dans les environs de cette ville, dans un des beaux champs de blé qui nous entourent. Et moi aussi je me mettrai à genoux, moi aussi je gratterai profondément le sol avec mes ongles et puis je déposerai pieusement la

terre de Serbie au fond de la terre de France pour les mélanger toutes deux, pour les unir dans une même foi et dans un même amour. Puis je remplirai ma bourse de terre française pour la mêler plus tard à celle de mon village, car c'est votre pays qui nous a tendu les bras, qui nous a recueillis, c'est la France qui a réchauffé toute la Serbie sur son cœur!



BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-EDITEURS

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

Une Visite à l'Armée anglaise, par Maurice BARRÈS, de l'Académie Française. Volume in-16 jésus de 120 pages 1 fr. 25

La France en guerre, par Rudyard KIPLING. Traduit de l'anglais par Claude et Joël RITT. 7^e édition. Vol. in-16 jésus, avec 2 fotogr. 1 fr. 50

Parmi les Ruines (*De la Marne au Grand Couronné*), par Gomez CARRILLO. Traduit de l'espagnol par J.-N. CHAMPEAUX. 4^e mille. 1915. Volume in-12 de 387 pages, broché. 3 fr. 50

Le Sourire sous la Mitraille. *De la Picardie aux Vosges*, par E. Gomez CARRILLO. Traduction de Gabriel LEDOS, revue par l'auteur. 1916. Volume in-12 3 fr. 50

Au Cœur de la Tragédie. *Les Anglais sur le front*, par Gomez CARRILLO. Traduction de Gabriel LEDOS. 1917. Volume in-12. 3 fr. 50

Un Américain d'aujourd'hui. *Scènes de la vie publique et privée aux États-Unis*, par Brand WHITLOCK. Traduit de l'anglais par M^{me} Henry CARTON DE WIART. 1917. Volume in-12, avec 2 planches hors texte. 4 fr.

Voces Populi. *Scènes de la vie anglaise*, par F. ANSTREY. Traduit de l'anglais par G. I. M. F. 1918. Volume in-16 jésus. 3 fr. 50

Souvenirs de Parisiennes en temps de guerre, recueillis par M^{me} Camille CLERMONT. 1918. Volume in-12. 3 fr. 50

Lettres pour le Filleul de l'Arrière, par Paul ABRAM. Préface de Paul MARGUERITTE. 1917. Volume in-16 jésus. 3 fr.

Tambour, professeur de civisme, par H. ROSNET. Préface d'Édouard PETIT, inspecteur général de l'Instruction publique. 1917. Volume in-16 jésus 1 fr. 60

L'Esprit alsacien. Causerie faite à la Société Erckmann-Chatrian à Nancy, par Jules FROELICH. 1918. Volume in-18. 2 fr.

Le Pangermaniste en Alsace, par Jules FROELICH. 11^e mille. 1915. Volume in-12, avec 16 dessins par HANSI, broché. 75 c.

Le Délire pangermanique. *Documents authentiques*, traduits, annotés et commentés par Jules FROELICH. 1918. Volume in-12, avec 28 dessins par ZISLIN 3 fr. 50

Les Alsaciens-Lorrains contre l'Allemagne. *L'Alsace-Lorraine pendant la guerre*, par FLORENT-MATTER. 1918. Volume grand in-8. 5 fr.

La Mendicité allemande aux Tuileries, 1852-1870. Avec une liste alphabétique des quémandeurs allemands, par Henri WELSCHINGER, de l'Institut de France. 1917. Volume in-12 1 fr.

Jusqu'au Rhin. *Les Terres meurtries et les Terres promises*, par A. DE POUVOURVILLE. 5^e édition. 1917. Volume in-12, avec 32 cartes 3 fr. 50

Les Poilus à travers les âges. *Ombres et Poèmes*, par HENRIOT. 1918. Album in-4 oblong, avec 134 compositions en silhouette, dont 93 scènes de guerre en panoramas de la longueur des pages, tirage sur fonds en différentes teintes, cartonné. 10 fr.